

LE TRIP

L'ISLANDE D'ABORD NYC ENSUITE

Roots Travel a eu l'idée de combiner voyage en Islande et séjour à New York. Concept fantaisiste de neuf jours et huit nuits, que nous avons voulu essayer. Quel intérêt de visiter l'Islande et d'aller à New York six mois plus tard ? Il faut faire les deux d'un coup, c'est bien plus excitant. Récit complémentaire de deux voyages en un, entre nature volcanique gelée et cocktails sophistiqués.

Texte : Louis de Mailly / Photos : Martin Bruno





LE TRIP

CÔTÉ NATURE
REYKJAVIK

Blue Lagoon

Sur la route de l'aéroport à Reykjavik, je ne déconseille pas de s'arrêter au Blue Lagoon. L'hiver, il y a peu de monde dans cette gigantesque source chaude aménagée. On y déambule en flottant dans l'eau d'une inexplicable couleur opale, bien au chaud dans la nuit glaciale, comme un cosmonaute entouré de vapeur d'eau soufrée, un cocktail blue lagoon à la main, zigzaguant entre de petits groupes d'Islandais qui se prélassent en discutant dans leur étrange vieux norrois. C'est un peu touristique, mais qu'est-ce que ça peut faire : c'est marrant.



Lumières tombales

Thursday : le jour de Thor, littéralement. Le Dieu au marteau Mjollnir, la brute franche et stupide, qui fait la guerre et la météo dans ces contrées nordiques. Un temps à rester dans la Volkswagen, d'où j'observe avec plaisir s'éloigner le faisceau vertical de lumière bleue dont Yoko Ono, dans l'un de ses élans pacifistes New Age, a gratifié les habitants de Reykjavik et

qui donne surtout un côté « lounge » plutôt désagréable au panorama. Notre guide islandaise, une blonde sexy à sortir d'un gâteau d'anniversaire, commente le paysage qui défile dans l'habitacle, un lavis de neige et de roches de lave refroidie, parcouru de chevaux arctiques, illuminé çà et là par de tous petits cimetières protestants aux tombes fleuries de curieuses croix en néons bleus.





A Geysir, sous un ciel noir catastrophé, gronde la roche...

Décor gelé

La lumière du jour très court filtre au travers de la grande tempête de neige. Nous arrivons à Thingvellir, emplacement du plus vieux parlement d'Europe, installé dans une faille tellurique qui sépare les plaques eurasiennne et américaine. De cette agora du Nord, ne restent que des ruines indistinctes, que trente-six parlementaires vikings rejoignaient de tous les bouts de l'île, certains périssant en route, pour voter, il y a mille ans. Juste à côté, une seconde faille, dans laquelle des Islandais frappés par la crise jettent votivement des pièces et parfois même leur carte de crédit. A la grecque !

Un pâtissier fait une apparition en doudoune Quechua, et sort un pain d'épice tout chaud de la terre brûlante, qu'il tartine d'un morceau de beurre islandais et agrémenté de shots d'eau de vie locale parfaite pour nos extrémités. Une heure de Volkswagen plus loin, nous nous arrêtons à Geysir. Sous un ciel noir catastrophé, gronde la roche, envoyant des fumerolles avant de faire de grandioses gerbes de ses eaux blanches. L'éruption d'un geyser révèle toute sa beauté au sein de ce décor gelé de « Création Kolossale ». Des Islandais prennent des photos : eux mêmes ne peuvent se retenir d'être des touristes. L'un d'eux parle le français,

une brute blonde de deux mètres qui éclate d'un grand rire justifié en regardant mes mocassins égyptiens congelés. Il nous suit avec son 4x4 jusqu'à Gullfoss. Les plus belles chutes que j'aie vues : les eaux frappent violemment les parois tectoniques glacées, d'un gris

métallique, et semblent s'y pétrifier, dans un fracas sans son, couvert par la tempête. Un spectacle grand style, bientôt éteint par la nuit précoce (15 heures) des latitudes polaires, que je quitte demain matin en avion pour New York, the Big Apple, Babylone, The City...

NOTEBOOK

➔ Y aller

Roots Travel propose des combinés de voyages éclectiques. Comme ce combiné Reykjavik/New York : à partir de 695 € pour 9 jours/8 nuits (tarif basse saison, pour 2 personnes). Ce forfait comprend les vols Paris - Reykjavik - NYC - Paris sur Icelandair, 2 nuits en hôtel**, le Radisson, en plein cœur du vieux quartier de Reykjavik, 6 nuits en studio à NYC.

➔ A lire

Les Grands Singes, par Will Self : une étude hautement

comique du comportement humain dans les grandes villes. A lire en Islande, pas le temps à New York.

➔ A écouter

En Islande : Björk, bien sûr, mais également du viking rock et electro : Quarashi The Sugarcubes et Bang Gang. **A New York** : Tout ce que vous aimez. Moi c'était Billie Holiday.

➔ A voir

En Islande : Le paysage. **A New York** : Revoir *Taxi Driver*, pour constater que *Drive* n'est que très peu de choses.



CÔTÉ VILLE
NEW YORK



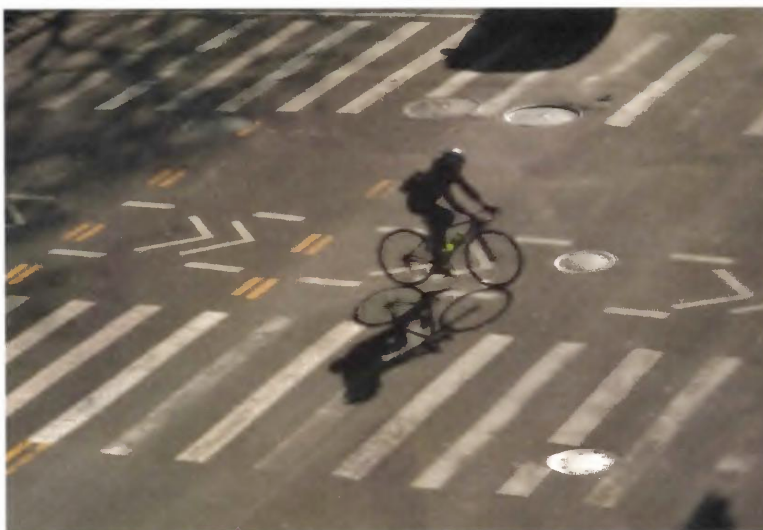
Browstone blues Douglas Adams, un penseur anglais idiomement snobé par les milieux universitaires, a développé la théorie suivante : l'espèce humaine a traversé trois grandes étapes métaphysiques : le comment, le pourquoi et le où. 1) Comment peut-on manger ? 2) Pourquoi mange-t-on ? 3) Où va-t-on dîner ce soir ? C'est la question que se posent souvent les New-Yorkais. Obsédés par les restaurants, dans leur sophistication quelque peu mégère. Je dîne au Waverly Inn avec mon ex new-yorkaise, qui m'a quitté il y a deux ans pour toutes sortes de raisons dont très peu de raisonnables, moi qui voyais alors notre vie ensemble comme l'ensemble de notre vie. Le Waverly est une cave à célébrités, le résumé d'un roman de Jay McInerney. Ça ne coûte pas trop cher, le prix du succès. Je regarde Sophie parler : je n'avais jamais remarqué qu'elle avait d'aussi grandes dents : des dents de la taille d'un dentiste.

Dans un « corner booth » siège un Canadien : Graydon Carter, propriétaire DU lieu, chargé du plan de table des Oscars et « editor » de *Vanity Fair* : un pape médiatique avec des cheveux blancs de mousse à raser et un visage bronzé comme du papier kraft, bien entouré, buvant un bourbon de qualité, très satisfait. Dehors, les cosy maisons brownstone du « village » sont recouvertes de neige comme dans une comédie romantique de fin d'année déchirée par les fusées rétro-modernistes de Gotham-Midtown. Je passe voir une amie qui habite dans un loft volumineux de la 18^e rue et qui travaille pour MAC (le maquillage). Elle héberge un sosie de Rossy de Palma, sourcils noirs et lèvres arrabiata, qui me demande quasi directement, avec son accent espagnol : « Ya know whatsssh the difference between ignorance and apathy ? » avant de répondre à ma place : « I don't know and I don'ttt care ! » Une drôle de folle.



On Broadway

Ce matin, j'ai suivi un passant. Comme si j'étais un détective privé ou un taré. Nous sommes partis de la 12^e rue, avons bu un café dans un Starbucks deux blocks plus haut, puis avons marché un peu, avant de prendre le métro. Je l'ai perdu au milieu de la marée d'individualistes agoraphiles qui sortaient de la bouche étroite alimentant West Broadway. Broadway populeuse-corporate, encanyonée de hauts immeubles gris-vert à gargouilles, ancêtres sales de gratte-ciel, au bas desquels des ouvriers têtent leur pause-clopes, laissant se précipiter l'immuable flux de busy salarymen. Je suis resté quatre ou cinq pauses-clopes ouvrières, à contempler ce street art abrutissant à la modernité dépassée, ce New York qui semble ne pas vouloir changer depuis Céline et Morand.



American Psycho

Hamish Bowles, l'éditeur at large du *Vogue* US, fait partie des hommes les mieux habillés au monde. Il paraît qu'il prête ses costumes Balenciaga 60's pour des rétrospectives. Et il ne fait pas la queue sur la 5^e Avenue devant la Neue Galerie, ouverte en 2001, un peu avant que la grande ville ne soit amputée de ses deux jambes de robot brutaliste. Je patiente, dans l'hiver, devant ce très bel hôtel particulier « limestone » (du calcaire qui ressemble à du granit) en compagnie d'un ami play-boy, un diable anglais de l'Upper East Side cintré dans un

tailleur traditionnel de Savile Row, chaussé de lunettes de soleil italiennes. Une passante au téléphone s'arrête devant lui : « Man ! You're American Psycho ! » Il la regarde, avec une arrogance flegmatique : « I'm not american », et elle tourne les talons en gloussant : « Jew York ». Hamish Bowles se promène en Macintosh, dans les salons de la Neue Galerie comme s'il en était actionnaire, et je le suis, guide du bon goût divulgué dans ses chroniques, lurant les toiles magnifiques de Schiele, les ornements précieux de Klimt et des Kokoschka tous réunis ici par la fortune de la famille Lauder.

Au Boom Boom Room, vue renversante sur la forêt de buildings.

Brooklyn Boogie

Au Carlyle, le piano bar déborde. Un bavardage de Daffy Duck embijoutées. L'english psycho commande des cocktails sophistiqués et parle mal du jazz fait par les Blancs, parce que Woody Allen joue ici de la clarinette le lundi. J'y dine tout de même avec mon ami photographe (Martin) et son meilleur ami islandais, un hasard. Chez Omen, quelqu'un a mis du MDMA dans mon verre de saké. L'islandais est minuscule, avec une grosse tête de chérubin blond. Martin nous a emmenés à Brooklyn, et après avoir pris des photos de citernes dressées comme des chapeaux sur leurs toits, a improvisé une scène de baiser : moi (déshabillé par -10 °) et son Islandais, nous embrassant sur le Brooklyn Bridge, avec la langue (ma langue). Subversion pathétique ou amour universel chimiquement induit ? Samedi 14 h : brunch au Caprice, restaurant de l'hôtel Pierre. Ma co-bruncheuse est une idiote comme seul ce continent en

fabrique. Une cousine très éloignée mais pas assez. Comme elle m'apprend qu'elle fait des études de psychologie, je lui demande si elle a des réductions chez son psy. Elle me répond le plus sérieusement du monde que l'acte de payer sa séance fait partie intégrante de la thérapie. Que faire ? Payer la note et partir. Faire une sieste, une sieste sans rêve : une « power nap ». La nuit est tombée, je rejoins Isabella à La Esquina sur Lafayette, restaurant de tapas à la mode depuis vingt ans. Elle m'emmène au Boom Boom Room, au dernier étage du Standard Hotel dans le Meatpacking district. Vue renversante sur la forêt de buildings de Midtown. L'addition, trois gin tonic, est grosse comme une maison, mais je m'en fous un peu : je suis « violently happy » comme chante l'islandaise Björk, car je regarde par l'immense baie vitrée ma ville bordélique préférée, dont Le Corbusier a trouvé la formule exacte : « C'est une catastrophe, mais une belle et digne catastrophe. »

LOPTIMUM.FR • 147

